

## Avant que tout commencement

### Lecture

Nous sommes partis de ce qui nous semblait une contradiction. L'Évangile commence par l'annonce d'une Bonne Nouvelle ; il promet une manière de vivre en société qui soit heureuse. Il s'achève par un comportement de fuite. Un groupe de femmes sombre dans une véritable panique, incapables de parler.

Avant de résoudre cette contradiction, constatons que l'entrée dans le texte comme la question du commencement sont des soucis communs aux quatre Évangélistes. C'est bien clair pour Saint Jean : « Au commencement était le Verbe ! ». Les deux autres synoptiques s'expriment un peu différemment : « Livre des origines – ou de la genèse – de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham ». Luc est sans doute le plus original mais c'est lui qui peut nous aider, sans doute, à surmonter cette contradiction qui encadre le livre de Marc. Luc ne se contente pas de parler des événements concernant Jésus et ses origines. Il note, dès les premières lignes que le récit qu'il va livrer a été précédé d'une relation. Avant l'histoire concernant Jésus, se situe celle d'une relation entre le narrateur et un certain Théophile. Le « Commencement » n'est pas seulement un objet dont on parle, il est un entretien entre celui qui dit et l'autre à qui il adresse son texte : « J'ai décidé... après m'être informé exactement de tout depuis les origines, d'en écrire pour toi l'exposé suivi ». Deux commencements se croisent dont le premier précède le second ; le premier est une relation entre deux personnes, Luc, le narrateur, et un certain Théophile. Le second est celui des « origines » des événements dont il va parler. L'acte de se tourner vers autrui (« pour toi ») est un commencement qui précède le récit des « origines ».

Avant l'acte de dire, avant de commencer à dire, Luc affirme que le commencement lui-même est précédé ; l'acte de se tourner vers autrui (« pour toi ») est ce qui précède tout discours. Si celui-ci se déroule dans le temps, il faut dire que le temps est précédé par ce qui, échappant au temps, autre que le temps, tourne vers autrui.

Lorsque Marc écrit : « Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, fils de Dieu », de quel commencement s'agit-il ? Celui d'une relation dans lequel sont relatés des événements ? Celui des événements eux-mêmes ?

Mais, d'abord, pourquoi dire « commencement » lorsque les destinataires du texte, ouvrant le livre, constatent que l'Évangile est de fait à son début ? Pourquoi sinon pour marquer comme une déchirure entre les mots qui s'alignent et ce qui les précède ? Dans sa brutalité, l'expression indique une sorte d'arrachement, de déchirure à l'intérieur d'un tissu invisible. En marquant ce commencement, on signale son lien avec l'autre commencement.

Devant ce mystère du commencement, on peut tenter de réfléchir une contradiction qui oppose la solennité des premiers mots et la panique silencieuse des femmes toutes tremblantes au sortir du tombeau : « Elles sortirent et s'enfuirent du tombeau, parce qu'elles étaient toutes tremblantes et

hors d'elles-mêmes. Et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur... » On a remarqué, en lisant l'ensemble textuel dont ces lignes sont la conclusion qu'à plusieurs reprises les femmes regardaient avec attention, sans parler. Arrive un moment où tout bascule. Elles voient ce jeune homme en robe blanche ; elles voient que la pierre a été roulée. Elles ont maintenant à parler, c'est-à-dire à se tourner vers autrui et non plus vers un cadavre, à sortir de soi-même (« elles étaient hors d'elles-mêmes »). Passer en vérité d'une chose que l'on a vue ou d'un événement que l'on a vécu au récit que l'on en fait ou à la description que l'on en donne oblige à passer par ce qu'on a appelé « le point impossible » ; en l'occurrence c'est précisément entrer dans l'Évangile. Celui-ci est à la frontière entre l'univers des choses que l'on voit, que l'on peut dire ou raconter et cet univers qui lui est inséparable, l'acte de dire. L'expression de Levinas (« Autrement qu'être ») nous permet de le désigner. Peut-être correspond-elle à celle de Jésus qui parlait de « Royaume de Dieu ». Il fallait sans doute que « les femmes soient hors d'elles-mêmes », c'est-à-dire « dés-inter-ess-ées » pour en venir à ouvrir les lèvres.

Ce texte de Marc, en marquant son « commencement », conduit jusqu'au point où ce commencement est ancré. Sur quoi s'appuie-t-il ? Précisément sur sa fin qui marque la plongée dans l'acte de dire qu'il faut savoir distinguer de la chose dite ou de l'événement raconté.

Un indice est à souligner qui confirme l'originalité que nous soulignons. Ces femmes, bien que « hors d'elles-mêmes », sont à Jérusalem. C'est bien dans les environs de la ville que, d'après les divers témoignages, Jésus fut d'abord reconnu par ses disciples. Le rendez-vous donné par le jeune homme, en réalité, est en Galilée. C'est bien de Galilée, effectivement, qu'arrive Jésus dès les premières lignes du texte : « Et il advint qu'en ces jours-là Jésus vint de Nazareth de Galilée ». On s'aperçoit à ce détail qu'écrivant son Évangile, Marc se reconnaît pris dans le mouvement qui agite les femmes au moment où il leur est enjoint de parler. L'acte de dire a traversé non seulement les temps mais les lieux.

« Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, fils de Dieu ». Ce commencement est-il celui d'une relation humaine qui précède un récit ? Est-il celui d'une histoire concernant Jésus-Christ ? En réalité, l'histoire racontée est celle de l'acte de dire à l'œuvre dans toute relation. Le terme du récit est ce qui permet son commencement.

## « Ecoutez ! Tout va commencer ! »

Les fruits de la lecture

### « Elles étaient toutes tremblantes »

On peut revenir sur la rencontre, au terme de « L'Etranger », entre l'aumônier et Meursault, le condamné à mort croupissant dans la cellule d'une prison d'Alger à l'époque coloniale. A plusieurs reprises le prisonnier avait refusé la visite du prêtre et pourtant un jour la porte s'est ouverte et les deux hommes se retrouvèrent face-à-face. Le romancier insiste sur ce vis-à-vis. Les regards se croisent. « Il a relevé brusquement la tête et m'a regardé en face ». « Il s'est levé... et m'a regardé droit dans les yeux ». Ce dont l'homme d'Eglise est convaincu est dit à travers les mots échangés. En parlant, il détourne le regard de celui qu'il tente de ramener au bercail pour l'orienter vers la réalité qui l'entoure, les pierres du mur qui les enserme ; il essaie d'ouvrir les yeux de son interlocuteur sur la réalité à laquelle lui-même croit : « Les plus misérables d'entre vous ont vu sortir de leur obscurité un visage divin. C'est ce visage qu'on vous demande de voir ». Pour Meursault, la réalité est autre mais elle est encore réalité : « J'étais sûr de moi, sûr de tout, plus sûr que lui, sûr de ma vie et de cette mort qui allait venir ».

Pourtant, malgré les réticences du condamné, tout avait assez bien commencé : « Je lui trouvais tout de même un air très doux. » Les discours de l'un et les réactions de l'autre ont bientôt transformé la douceur en violence. « ... Il y a quelque chose qui a crevé en moi. Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et je lui ai dit de ne pas prier. »

Cette belle scène aide à comprendre les premiers mots de l'Evangile. Pourquoi souligner par un mot ce qui est évidence pour le lecteur : l'entrée dans un texte. Le début d'un livre serait-il dangereux ? Toujours est-il qu'un commencement est toujours un passage et que ce genre d'opération est délicat. Notre manière de lire le livre de Marc a fait apparaître pourquoi. Ce qui précède le commencement est dit avec les derniers mots : « Elles étaient toutes tremblantes et hors d'elles-mêmes. Et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur ». Est-ce un hasard si, lorsque la porte s'ouvre et avant qu'un seul mot soit prononcé, Meursault nous dise, voyant l'aumônier : « J'ai eu un petit tremblement » ?

### Passer par le silence

Lorsqu'on se fait vis-à-vis, lorsqu'on s'apprête à prendre la parole en vérité, très souvent on court un grand risque ; il s'agit, en effet, de passer par ce point impossible où vie et mort sont mêlés, où perdre c'est gagner. Certes, on peut parler en ne disant que ce qui est, en constatant une réalité : « un chat est un chat ». A la suite de Levinas, la lecture de Marc nous conduit en ce point qui précède toute parole et qui fait des prophètes. « Le dire » précède l'être et si nous en venons à parler en vérité c'est à la condition de tenir en ce point où nous sommes livrés à autrui comme un otage aux mains d'un ennemi, destinés à entendre, voir et prendre la souffrance de l'autre, à se substituer à lui, « à prendre sa croix ».

Commencement de la Bonne Nouvelle : peut-on entrer dans l'Évangile sans passer par cet avertissement ? Les paroles qui s'annoncent sont neuves, bonnes parce que neuves, « Bonne Nouvelle ». Elles indiquent ce point, au Golgotha, atteint au moins une fois dans l'histoire où la nudité, les blessures, les injures et la pauvreté appellent une parole sans cesse inédite, sans cesse à dire. On ne peut le lui reprocher mais, entrant dans la cellule du condamné, le prêtre savait ce qu'il y avait à dire et son interlocuteur était assez sûr de lui pour savoir quoi répondre. Camus avait raison de se moquer ! Dans ces conditions l'Évangile ne peut passer. Un autre monde - un monde autre - est à inventer où l'on puisse se faire face en comprenant que l'intervalle qui nous distingue et nous unit est le lieu d'une écoute pouvant déboucher sur la parole mais qui, si l'on en croit Jérémie, ne peut être précédé que par une aphasie : « La parole de Yahvé me fut adressée en ces termes... comme prophète des nations, je t'ai établi. Je répondis : 'Ah ! Seigneur, vraiment, je ne sais pas parler ! » (1,4-6). Entre le visage de l'un et celui de l'autre la parole ne peut être neuve et bonne que dans la mesure où, avant de commencer, elle est précédée d'une longue et patiente écoute. Il arrive que la parole ne vienne pas, qu'il vaille mieux garder le silence, à l'image d'Antoine au désert auquel nous avons fait allusion. Ce silence est pourtant le lieu où travaille le Dieu que vient révéler Jésus.

De la sortie du désert à l'arrivée à Bethsaïde s'étend un long chemin que racontent sept chapitres. Le regard de Jésus est fixé sur autrui qu'il appelle et dont surtout il entend les appels. Il parle, certes, mais il guérit et il remet debout ceux qui n'en peuvent plus. « Tu es le Christ » lui dit Pierre à Bethsaïde. L'apôtre était loin d'avoir tout compris du mystère de Jésus ; il avait perçu néanmoins que par le Messie une parole n'est pas de Dieu si elle ne cherche à rejoindre l'autre au plus intime de l'intime. Une parole n'est pas une Bonne Nouvelle si elle maintient l'homme dans une situation figée, en particulier lorsqu'il s'agit d'une situation qui fait des riches et des pauvres, des justes et des pécheurs. Une parole humaine, lorsqu'elle arrache le pauvre au désespoir, lorsqu'elle remet le boiteux sur ses jambes et, donnant des yeux neufs, redonne l'espoir d'un monde à son commencement est passage de Dieu et véritable évangélisation : « La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres ».

Commencement : le mot dit passage de la parole. Il ne renvoie pas à une origine passée. Le commencement, bien au contraire, arrache à la vieillesse. Le commencement, s'il est celui dont parle Marc, rejoint chacun là où il est comme une invitation. A plusieurs reprises nous avons exprimé quelques regrets devant l'attitude d'une Église qui nous semble trop réaliste, trop semblable au monde tel qu'il s'affirme et où la parole s'engluie dans la lutte pour la vie telle que Hobbes la diagnostique. Le mot « Nouvelle Évangélisation » est certes brandi avec force. Tous ne sont pas sûrs que ce mot d'ordre soit prononcé avec l'Esprit qui fait des baptisés un peuple de Prophètes. Mais s'il est des chrétiens qui pensent que tout est fini et qu'il n'est plus de commencement possible c'est que « pour eux – dirait Brassens – l'Évangile c'est de l'hébreu ! »